



**GILLES BERTRAND**

## **NOS ITALIES**

**QUARANTE-HUIT PHOTOGRAPHIES DE  
RAYMOND ESCOMEL**



L'Italie a la forme d'un rêve qui a longtemps grandi en chacun de nous avant que le voyage s'accomplisse. [...] Les images de ce livre fabriquent un récit, une fiction, une sorte de nouveau voyage qui a peu de choses à voir avec celui qui a été vécu au jour le jour. (G. B.)

Les filtres qu'utilise Raymond Escomel produisent les images flottantes de lieux déjà vus et revisités. Elles sont l'empreinte instable de la mémoire du voyage. Comme le texte de l'historien Gilles Bertrand, ces photographies reflètent nos désirs d'Italie.

Gilles Bertrand, professeur d'histoire moderne à l'université Grenoble Alpes, membre honoraire de l'Institut universitaire de France. Son dernier livre paru : *Le Grand Tour revisité. Le voyage des Français en Italie (milieu XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle)*, École française de Rome, 2021.

Raymond Escomel, photographe, auteur chez Créaphis de *Saurais-je me souvenir de tout ?* avec des textes de Ahmed Kalouaz et Jean-Claude Schmitt (2009) et de *Impressions d'Orient* avec un texte de Sylvain Venayre (2016).

## **Nos Italies**

**Texte de Gilles Bertrand**

**Photographies de Raymond Escomel**

**Créaphis éditions, collection Format Passeport, 2021, 12 €**

**Diffusion-distribution : Interforum**

**Conception graphique : CREAPHIS**

**CREAPHIS : Claire Reverchon, Pierre Gaudin, Aude Garnier  
avec Olivier Gaudin et Madeleine Heyraud**

Le voyage en Italie a été relaté de mille manières, mille fois écrit, imprimé, diffusé. De sorte qu'il reste un peu d'Italie en chacun de nous. C'est la bonne fortune de la Péninsule, dont tant de visiteurs d'un jour ou de toujours ont contribué à inventer et à construire les images, les récits. Peintres, écrivains, historiens et géographes, photographes ont représenté toutes les facettes et les recoins de cette terre entre deux mers, aux confins de l'Europe occidentale, de l'Afrique et de l'Orient. Par la poésie intrinsèque de ses textes – non dépourvus de précision documentaire – et le flou en gammes de gris de ses images singulières, ce livre s'affirme comme

la trace flottante d'un rêve. L'historien Gilles Bertrand parcourt les méandres de la mémoire du voyage, où se mêlent ses propres séjours, et le récit des autres, innombrables, qui l'ont précédé, et qu'il a étudiés pendant des années. Quant aux filtres qu'utilise Raymond Escomel pour ses photographies, ils créent des décalages, des dégradés. Ces nuances de gris composent des nuits en plein jour ou des éblouissements.

Le croisement de leurs regards interroge la mémoire de nos lectures, nos visions, nos propres voyages réels ou imaginaires – si bien que l'on peut faire nôtres ces Italies, sans même les avoir vues de nos



yeux. L'exercice, littéraire et esthétique, est sublimé par l'expérience des séjours et des voyages des deux auteurs, qui font vivre au lecteur le plaisir de découvertes, de rencontres avec des lieux que nous n'avons pas fini d'apprendre à voir, à revoir ou à rêver.

L'ouvrage finit dans la cendre opaque d'un volcan (peu importe lequel). Cette nuée de poussière nous laisse en suspension, remis aux éléments. La masse d'air chaud, chargé de la matière du sous-sol, nous enveloppe comme une promesse et une image mobile de notre condition, entre terre et ciel.

La carte qui situe les endroits revisités par les deux auteurs constitue l'écho graphique

d'une liste de noms de lieux et de pays. Leurs résonances singulières traduisent la magie des villes ou des sites traversés, des plus emblématiques aux plus secrets. Ce « passeport » pour les Italies de Gilles Bertrand et Raymond Escomel ne manque pas de variété et de rythmes, de grondements et de chuchotements, de reliefs émergents et de villes ensevelies. Son format modeste en fait une matière à lire, à voir et à penser, à glisser dans une poche, ou un sac de voyage. ■

## DES LIEUX EN PAYSAGE

L'Italie accomplit chaque jour le prodige d'être une destination du tourisme de masse tout en gardant intacte sa spontanéité propice à attirer les plus subtils observateurs. Il est étonnant que Venise, quoique débordante de visiteurs étrangers, réussisse dans le même temps à préserver une aussi parfaite normalité. Par-delà le cosmopolitisme de certaines zones passantes, on peut y déceler en ethnographe la perdurance de toutes les composantes d'une cité active et profondément italienne : un peu vieillie peut-être par rapport aux villes de la terre ferme, mais avec encore des mamans que les ponts ne découragent pas d'utiliser la poussette, des lycéens parfois venus de Mestre, des supermarchés et des bars où chacun continue de se confier avec des intonations dialectales sur les choses du quotidien et du temps qui passe. À Venise certaines scuole du xvi<sup>e</sup> siècle sont encore actives et à Lucques l'Archiconfraternité de la Miséricorde continue à réaliser ses œuvres pieuses, secourant les malades et assurant certains services d'urgences. La vie d'alors partout résiste. ■



Entre San Quirico d'Orcia et Pienza, près de Sienne.  
*Un souffle mystérieux semble emporter, à la manière de la  
Santa Casa de Lorette, la petite chapelle de Vitaleta.*



Le Pô, province de Crémone.

*Atmosphère des films de Michelangelo Antonioni. Le mystère règne le long du Pô, au cœur d'une plaine souvent rendue invisible l'hiver par la nebbia, dans laquelle le grand fleuve imprime sa trace depuis ses sources alpines jusqu'au delta.*

## L'ÉPAISSEUR DU VOYAGE

C'est pourtant à une autre manière de concevoir le voyage que m'invita l'Italie que je redécouvris en recevant à intervalles réguliers, pendant près de quatre ans de 2015 à 2019, les salves de photographies que m'adressait un autre voyageur, complice et en même temps moteur de l'expérience. Ces villes et ces campagnes disposées dans l'esprit, visibles sur une carte, il ne s'agissait pas de les visiter une à une selon une logique linéaire. Un certain nombre de points sur la carte d'Italie ne se sont pas moins prêtés au jeu de l'exploration minutieuse et de la recherche des instants de bonheur. Parmi eux figurent de grandes capitales d'art et des cités mineures, des bords de lacs ou de fleuves, des ports, des fonds de vallées, des montagnes, des cœurs de plaines et de douces collines. [...] Et toujours à l'horizon se dessinent des lieux précis, une église, une ruelle, une place dont il importe peu qu'elle soit ou non celle de Vigevano, celle de Sienne, celle de Gubbio ou celle d'Ascoli Piceno. [...]

Dans cette Italie-là, les devantures affichent des mots parfois anciens, Antica fabbrica, Sartoria, Pastificio, Navigazione lago di Como. Elle est plus qu'un décor puisqu'y vit et s'y agite un peuple de travailleurs opiniâtres, habitué à affronter des catastrophes et que l'on ne peut imaginer autrement qu'émouvant, chaleureux, actif. Dans un garage s'entassent des voitures couvertes de leur bâche et parfois habillées de poussière, qu'un ange peint au mur peut au besoin protéger. Les ateliers résonnent du bruit des outils et les boutiques s'ornent d'objets

auxquels le savoir-faire transmis de génération en génération continue de garantir une qualité que l'on a du mal à découvrir dans d'autres pays industrialisés. Le musée Ferrari de Modène porte la trace de cette activité industrielle, en l'occurrence automobile, qui a pu s'exporter dans le monde entier. Pendant ce temps le monde d'en bas, celui des grottes, des cimetières et des catacombes, oppose son inquiétante obscurité au goût des Italiens pour la lumière. Ce goût est si fort qu'à Naples la profondeur abyssale de nouvelles stations de métro a été comme circonscrite, domestiquée, domptée par un déploiement d'inventivité et de couleurs qui fait de chacune d'elles une œuvre d'art. Par une sorte de revanche sur la banalisation des centres villes devenus piétonniers dans toute l'Europe, la station de métro Toledo est aussi un musée singulier, du moins pour l'usager qui préfère l'escalier à l'ascenseur. Elle l'invite à observer les couches successives déposées à Naples depuis le temps des Grecs, un peu à la manière dont le musée d'histoire de Marseille avec ses carcasses de bateaux montre en pleine ville le rivage qui servait de port antique, très en retrait par rapport au Vieux Port actuel. Chemin faisant, les cités italiennes se disposaient les unes par rapport aux autres comme sur un grand échiquier. Elles sont devenues les points d'orgue d'une géographie physique et mentale qui restait à imaginer. ■

## L'ITALIE, LA VIE

Était-ce parce que les hommes et les femmes ont su dans le passé donner à chacun de ses lieux habités, ville, éperon fortifié ou ferme isolée, une beauté singulière? était-ce parce que l'on continuait souvent à vivre dans les centres historiques, si l'on excepte ceux de certaines localités de montagne ou du sud, comme Craco en Lucanie et Cosenza en Calabre, sans oublier ni les hameaux victimes d'accidents de terrain ni les villes touchées, comme L'Aquila, Amatrice ou Norcia, par un tremblement de terre? Cette beauté emportait tout, du pavement des places aux dessins des façades et aux contorsions des balcons, de la gaieté colorée des murs à la luxuriante végétation de parcs se dérobant à la vue des passants. L'Italie se manifestait jusque dans le respect d'une sorte d'abandon qui est aussi préservation des héritages du passé.

Les brumes à leur tour la paraient d'un charme insondable en peuplant la grisaille des grandes places milanaises d'une beauté qui, hélas, se fait de plus en plus rare. Le mystère règne à plus forte raison le long du Pô, au cœur d'une plaine souvent invisible l'hiver, que le grand fleuve parcourt de ses sources alpines à Turin, de Pavie à Crémone et de San Benedetto Po à Pontelagoscuro, sans que l'on n'arrive jamais vraiment à l'atteindre, à le percevoir dans sa totalité, faute de points de vue et parce que les grandes villes se tiennent souvent à distance de lui. Michelangelo Antonioni en avait rendu compte dans son documentaire sur les *Gens du Pô* (1947). L'épaisseur de la brume, comme dans les paysages

couverts de neige, manifeste une forme de revanche sur les perspectives des campagnes italiennes, encombrées le reste du temps par des hangars et des fils électriques, par les capannoni hérités du miracle économique, par le béton armé injecté à profusion au bord de tant de voies routières, entre les pierres des torrents, le long des canaux. Mais le flou des images redonne sens à cette forêt de constructions anarchiques, qui risque toujours de faire oublier au voyageur l'émotion ressentie devant les tours de San Gimignano, les rues grouillantes de vélos à Ferrare et les labyrinthes imaginés par Italo Calvino dans *Les villes invisibles*. ■



Casalvecchio Siculo, non loin de Taormina,  
province de Messine.

*Des localités même de taille réduite réservent la surprise de  
présenter au voyageur des restes de la plus haute culture.*

## RETOUR

Chaque voyageur qui se rend dans la péninsule se construit un paysage qui n'est pas seulement celui qu'il a devant lui, parce qu'il provient d'expériences multiples, de lectures, de films, de conversations. Des images naviguent dans son esprit longtemps avant qu'il ne se mette en route tandis que d'autres naissent pendant le voyage. Certaines de celles qui défilent au cours de la déambulation sont vite oubliées parce que le cerveau les refuse : c'est généralement le cas de ce qui est laid ou de ce qui appartient à l'univers de la broussaille, du béton, de la ferraille ou des bâtiments dégradés, d'où pourtant peut aussi se dégager une esthétique particulière de la friche ou de l'abandon. D'autres images coïncident avec l'attente que le voyageur en a, places, églises, palais et autres hauts lieux du tourisme connus avant de partir. C'est le cas encore des portions de paysage « reconnues » parce qu'elles ressemblent à ce qui a été vu dans des films. Toute une série d'autres images sont inattendues et le fait qu'elles s'imposent par surprise ne les empêche nullement de s'ancrer dans l'imagination. Pour qui a cent fois emprunté l'autoroute ou le train entre Bardonecchia et Turin, il vaut la peine de s'arrêter non seulement à Oulx et à Suse, mais aussi à Salbertrand et à Bussoleno, et d'y flâner dans la ruelle centrale sans oublier, dans la dernière, de traverser le pont. Le même effet de surprise s'empare du voyageur quand malgré un été chaud il découvre des pelouses aussi vertes en Italie qu'en Angleterre, comme cela m'arriva à

la mi-juillet 2019 dans le Val de Suse sur la route provinciale 24 entre Borgone et Rivoli, ou bien quand il observe des bords de routes taillés avec le même soin qu'en certaines campagnes françaises, comme je l'observai au début d'août 2019 sur la route nationale 25 entre Suse et Bar Cenisio. On en déduit qu'il est devenu difficile aujourd'hui de décider d'une différence générale entre l'Italie et ses voisins. C'est d'autant plus vrai qu'un orage, une journée de pluie ou une sécheresse prolongée suffisent à modifier un paysage dans quelque pays que ce soit. En outre, tandis qu'ils progressent parfois en Italie (du moins dans quelques zones privilégiées), la taille des bords de route et le nettoyage de l'espace public ont perdu en France leur caractère systématique, au gré du bon vouloir des administrateurs, des finances des communes et de l'idéologie du moment. Malgré quelques constantes, il reste qu'un paysage est par définition changeant et apparaît sous un jour différent selon la saison, l'heure de la journée, la lumière qui l'éclaire, la météo de la veille et la proximité ou non du moment où il a fait l'objet d'un entretien. ■



Santa Maria La Scala, province de Catane, Sicile.  
*Quelques barques de pêcheurs dans le port de Santa Maria La Scala à Acireale évoquent les Malavoglia de Giovanni Verga, roman qui exerça tant d'influence sur le film La terre tremble (La terra trema, 1948) de Luchino Visconti.*

## LA MÉMOIRE, ENCORE

Les zones frontières de l'Italie actuelle, souvent situées loin des capitales du tourisme, sont difficiles à mettre en images. Jusqu'où vont les marges de l'ancien empire vénitien qui suggèrent encore l'Italie en Istrie ou en Dalmatie ? Que dire des indices laissés par le monde slovène à Gorizia, autrichien à Pontebba ou dans le Haut-Adige, suisse en Valtellina, franco-provençal dans le Val d'Aoste ? Que subsiste-t-il du Piémont en France, dans la haute vallée de l'Ubaye et dans l'ancien comté de Nice, et qu'est-ce que le val de Suse a gardé de l'époque antérieure au traité d'Utrecht, lorsque toute la partie amont depuis le fort d'Exilles appartenait au roi de France ? La Corse a-t-elle conservé l'empreinte génoise du temps où la République de Gênes en était propriétaire ? De leur côté, les grandes îles de Sardaigne et de Sicile aiment à dissiper leur italianité en exaltant une histoire singulière qui les plaça en position de carrefour des peuples, voire au cœur d'une civilisation méditerranéenne qu'elles auraient contribué à fonder. Des communautés grecques, albanaises et franco-provençales jadis s'implantèrent en Calabre et dans les Pouilles. Dans cette dernière région il arrive qu'on se dise, avec humour, d'Afrique ou du Levant en rappelant la blancheur des maisons et les tentatives d'assaut des Ottomans. Le sac d'Otrante par les Turcs en 1480 précéda de près d'un demi-siècle celui de Rome par les troupes de Charles-Quint. Que ce fut pour des périodes brèves, par la force des armes ou à travers de plus pacifiques présences marchandes, partout l'étranger a fait irruption au point de pénétrer le cœur même de l'Italie et d'en façonner la substance. ■



À Vulcano, île-volcan de l'archipel des îles Éoliennes,  
au nord de la Sicile.

*La Méditerranée, une mer bouillonnante de fumerolles  
aux antipodes des fraîcheurs atlantiques et de celles  
encore plus froides de la Manche.*